

Du cacicazgo andin à l'hacienda contemporaine

La transformation de l'espace productif de Cayambé

Le paysage actuel de Cayambé offre aux yeux des connaisseurs une organisation et une utilisation de l'espace productif que l'on retrouve pratiquement dans toutes les vallées de la région andine. Il s'agit de la vallée humide couverte de pâturages exploités par des haciendas productrices de lait, très développées du point de vue technologique et possédant une logique productive patronale (elles appartiennent à ceux que l'on appelle aujourd'hui les *hacendados*¹ modernes). Il faut cependant signaler que quelques coopératives indigènes d'Olmedo ont réussi, grâce à la réforme agraire, à accéder à des terres qu'elles ont destinées à la production laitière et à la polyculture andine. Dans certains secteurs, et surtout vers la zone sablonneuse de Tabacundo, on trouve des polycultures basées sur le maïs, exploitées elles aussi par des indigènes qui, malgré leur logique productive d'autosubsistance et leur technologie traditionnelle, résistent de façon acharnée au modernisme. La particularité de cette vallée réside dans le fait qu'un important secteur indigène se bat pour en obtenir le contrôle.

Si on avance vers les hauts plateaux² du Mojanda, du Pambamarca, du Cayambé ou du Moyourco, on voit apparaître trois organisations productives de la terre : d'abord, les énormes haciendas productrices de blé et d'orge, qui se consacrent aussi à l'engraissement du bétail ; ensuite, les unités de production petites et moyennes appartenant aux métis villageois qui y développent des monocultures rentables dont les produits (oignon, pomme de terre, orge et blé) sont demandés par le marché urbain ; finalement, dans les zones les plus élevées, les communautés indigènes consacrées aux polycultures basées sur la pomme de terre et l'orge, et au pacage des moutons.

L'organisation actuelle de l'espace productif soulève une série de questions : depuis quand et pourquoi est-il organisé de la sorte ? Qu'est devenue la vaste zone de labour dont l'existence dans la vallée a été démontrée par les archéo-

(*) Quito - Equateur

1. Hacendado : propriétaire d'une hacienda.

2. Les hauts plateaux : traduction pour *páramo*, ici : terrain désertique et en altitude situé dans les régions andines.

logues et les géographes ? A quel moment les cultures à environ 3.800 m ont-elles commencé ? Ou, comme certains le suggèrent, est-ce la frontière agricole qui se situait plus haut ? Comment se fait-il qu'un groupe de communautés indigènes ait réussi à contrôler une partie de la vallée ? Pour quelle raison les indigènes ont-ils préféré s'installer et rester en altitude ? Ou alors, quel a été le motif qui les a poussés vers ces zones ? Pourquoi, dans des conditions écologiques identiques, se produit-il une coexistence entre deux ou trois différents systèmes d'exploitation agricole étroitement liés à la condition ethnique de leurs propriétaires ? Et enfin, comment sont conçues l'organisation et l'exploitation de ces espaces ?

Parmi les changements accomplis dans l'utilisation de l'espace productif à Cayambé, depuis le *Cacicazgo*³ andin jusqu'à l'entreprise agricole moderne, nous devons mentionner deux moments clés qui sont à la base d'une profonde transformation : la transition économique ethnique gérée par le *Cacicazgo*, qui aboutit, au XVII^e siècle, à une économie d'hacienda, et les processus de modernisation agraire qui débutent dans les années cinquante de ce siècle.

Au cours de cette étude, nous traiterons uniquement du premier moment : la transformation des zones de production exploitées par les indigènes et la consolidation de l'hacienda. Nous partons du principe que l'*encomienda*⁴, à l'époque précédant l'hacienda, malgré le fait qu'elle avait réorienté la production des *Cacicazgos* vers les articles demandés par le marché (textiles en coton et produits agricoles), et qu'elle bénéficiait de rentes élevées dues à une réorganisation du travail destinée au règlement des taxes, ne réussit pas à contrôler directement l'appareil productif de la Sierra Norte, qui engendrait même quelques excédents que les producteurs indigènes de coton et de coca s'approprièrent à l'insu des *encomenderos*⁵.

Pendant la période de l'*encomienda*, l'appareil productif du *Cacicazgo* s'est maintenu en vigueur, sans changement substantiel, bien que certains éléments de la crise qui va le mener à son éclatement commencent à surgir : développement incompressible de l'hacienda, remplacement du coton par la laine – cette fois-ci, contrôlée par les *hacendados* –, appropriation par les Espagnols d'énormes étendues de terre et exploitation abusive de la force de travail indigène. Tous ces éléments constituent le corollaire immédiat de la crise économique du *Cacicazgo*.

3. *Cacicazgo* : territoire gouverné par un cacique (chef indien).

4. *Encomienda* : institution coloniale consistant à diviser les indiens en groupes qui étaient mis au service d'un chef espagnol, l'*encomendero*. Les indiens travaillaient pour l'*encomendero* et lui payaient un impôt, et celui-ci devait, en échange, les protéger et les évangéliser.

5. J'ai longuement développé cette hypothèse dans mon mémoire de Maîtrise Andine (FLASCO, 1986) : « Du *Cacicazgo* à l'hacienda dans la Sierra Norte ; Cayambé 1480-1720 ».

I. LA TRANSFORMATION DES ZONES DE PRODUCTION INDIGÈNE ET LA CONSOLIDATION DE L'HACIENDA

Les transformations accomplies dans l'utilisation, le contrôle et l'organisation de l'espace agricole au XVII^e siècle à Cayambé, montrent clairement la signification historique de la transition du *Cacicazgo* à l'hacienda. C'est dans l'espace géographique que se sont concrétisés les rapports de force de l'époque, les projets et les stratégies des protagonistes, la construction culturelle et historique des nouvelles zones de production et l'impact du développement technologique. Si nous pouvions représenter sur deux maquettes l'espace géré par le *Cacicazgo* puis le même espace géré par l'hacienda, nous pourrions apprécier les changements qualitatifs et les continuités, ainsi que les différents protagonistes et leurs dynamiques respectives qui se rejettent, se superposent et se réadaptent.

Le *Cacicazgo* semble maintenir ses bases productives, son ancienne organisation spatiale, l'emploi et la disposition des différentes zones de production jusqu'aux *reducciones*⁶ des peuplades indiennes réalisées entre 1576 et 1579. Il faut cependant signaler que, entre les années marquées par une présence indirecte des Espagnols et 1550, il se produit une baisse notable de la population des *cacicazgos* suivie d'un affaiblissement du contrôle qu'ils exercent sur leurs zones de production.

Nous n'avons pas réussi à déterminer avec précision la date de la *reducción* de Cayambé, mais des documents de la région du nord nous permettent de la situer entre 1576 et 1579. Le village San Antonio de Ibarra aurait été soumis en 1576 par Pedro de Hinojosa, selon une requête présentée en 1601 par les caciques don Antonio de Lara et don Melchor de Villegas concernant des terres (ABC, I, Paquete 1601, s.d.). Dans un autre procès datant de 1601, il apparaît que les indiens de Gualcaqui de Cotacache auraient été soumis en 1576 par le magistrat Pedro de Hinojosa (ANH, Q, Indigènes, C1). D'autre part, Caillavet soutient que la *reducción* d'Otavaló s'est produite entre 1578 et 1579 (1981 : 113). Tous ces éléments nous permettent de déduire les années de la *reducción* de Cayambé.

Le processus des *reducciones* a donné lieu à un spectaculaire mouvement de populations. En fait, il s'agissait de déplacer les peuplades indiennes pour les regrouper dans de nouveaux villages. Ces habitats sont choisis en fonction de caractéristiques topographiques et écologiques qui assurent un développement futur et qui tendent à éclipser définitivement les anciens centres rituels indigènes. Les Espagnols ont choisi l'une des deux voies possibles : superposer leurs propres éléments rituels à ceux des indiens ou détruire ces derniers en en créant de nouveaux dans d'autres sites.

Néanmoins, dans une perspective comparative, le processus des *reducciones* des Andes septentrionales semble moins dramatique que celui des Andes cen-

6. *Reducción* : terme qui désigne la soumission des indigènes vis-à-vis des Espagnols, puis le processus d'évangélisation mené par les missionnaires, et finalement le village indien (ou « réserve ») qui était simultanément créé. Dans ce texte, il s'agit plutôt du premier sens.

trales. Ceci s'explique par le fait que l'habitat était plus concentré dans le Nord et que les zones de production étaient gérées selon le principe de la micro-verticalité, qui permettait de contrôler des territoires situés à un maximum d'une journée de marche (Oberem, 1981 : 45-73). Pendant une courte période, les indiens ont gardé leurs anciennes propriétés et parfois même une seconde résidence, comme ce fut le cas pour les caciques Puento. Les indiens de San Antonio de Ibarra, au moment de réclamer leurs terres en 1601, avouent les avoir gardées tout en ayant bénéficié de celles obtenues lors de la *reducción* (ABC, I, Paquete 1601).

Ces caractéristiques locales des *reducciones* n'ont pas eu d'impact sensible sur la démographie. Entre 1550 et 1582, la population stagne mais elle ne décroît pas comme dans les années précédant 1550. Les *reducciones* ne constituent pas non plus la cause fondamentale du passage de l'économie de *Cacicazgo* à l'économie de groupes de parenté, liés généralement à l'hacienda ; au contraire, ce phénomène est dû au changement du modèle régional : la production textile du coton contrôlée par le *Cacicazgo* cède la place à la production textile de la laine gérée par les haciendas. Or, les *reducciones* ont sans aucun doute contribué au processus d'appropriation des terres par les Espagnols, ce qui a entraîné l'abandon progressif de petits terrains disséminés qui étaient gérés par des noyaux familiaux.

Les *reducciones* ont aussi été responsables de la dévalorisation de Cochasqui et Ichizi, et ont favorisé, en revanche, les villages de Cayambé, Tabacundo et Malchingui, où des églises ont été bâties. D'autre part, ces villages concentrent l'administration juridique et religieuse, et deviennent les centres de l'organisation et de la distribution spatiales, bien que leur rôle ait été quelque peu controversé. Les principales sources de conflit provenaient du fait que, d'une part, les indiens entendaient maintenir une double résidence et que, d'autre part, les *hacendados* espagnols recherchaient l'établissement de familles indigènes dans leurs propriétés, ce qui était en contradiction avec l'objectif principal des *reducciones*.

La dynamique coloniale qui débute avec les *reducciones*, transforme profondément les modalités d'utilisation et de contrôle de l'espace en engendrant trois phénomènes :

1. la restriction imposée aux indigènes d'accéder à leurs anciennes zones de production et, conséquemment, l'appropriation des meilleures terres par les ordres religieux et par les Espagnols, en fonction d'une nouvelle logique mercantile ;
2. l'apprentissage par les indigènes de la technologie espagnole, spécialement dans le domaine de l'élevage ovin, qui leur permettra par la suite de mieux exploiter les hauts plateaux ; et
3. la constitution de l'hacienda comme système organisateur de l'espace de Cayambé et le passage d'une économie gérée par les *Cacicazgos* à une économie limitée aux groupes familiaux. Nous essaierons de reconstituer ce processus en examinant les changements des trois principales zones de production de l'aire de Cayambé : la zone des hauts plateaux (entre 3 200 et 3 800 mètres), la zone de la vallée (entre 2 800 et 3 200 mètres) et ses

deux sous-zones (la partie nord où des champs de labour avaient été aménagés, et la partie sud de Tabacundo aux sols sablonneux), et la zone de production du bassin du Pisque (entre 2 400 et 2 800 mètres) (voir carte).

II. LA ZONE DES HAUTS PLATEAUX

L'agriculture intensive à l'époque préhispanique semble s'arrêter à 3 200 mètres d'altitude ; au-dessus, on ne trouve, pendant de nombreuses années, que des cultures sporadiques basées sur la rotation défrichement/culture/prairie/repos. Cette hypothèse s'appuie sur les témoignages suivants :

Le corrégidor Sancho Paz écrivait en 1582 dans sa Description : « Même si l'on sème, dans la région appelée « *puna* » aucun végétal ni nourriture ne pousse » (RGI, III : 234).

Il se réfère aux régions des lacs de Cuicocha, à 3 200 m, de Puruanta, à 3 500 m, et de Mojanda, à 3 900 m. Il tient lui-même à préciser qu'il ne s'agit pas des lacs de San Pablo ni de Yahuarcocha situés « dans des terres tempérées ».

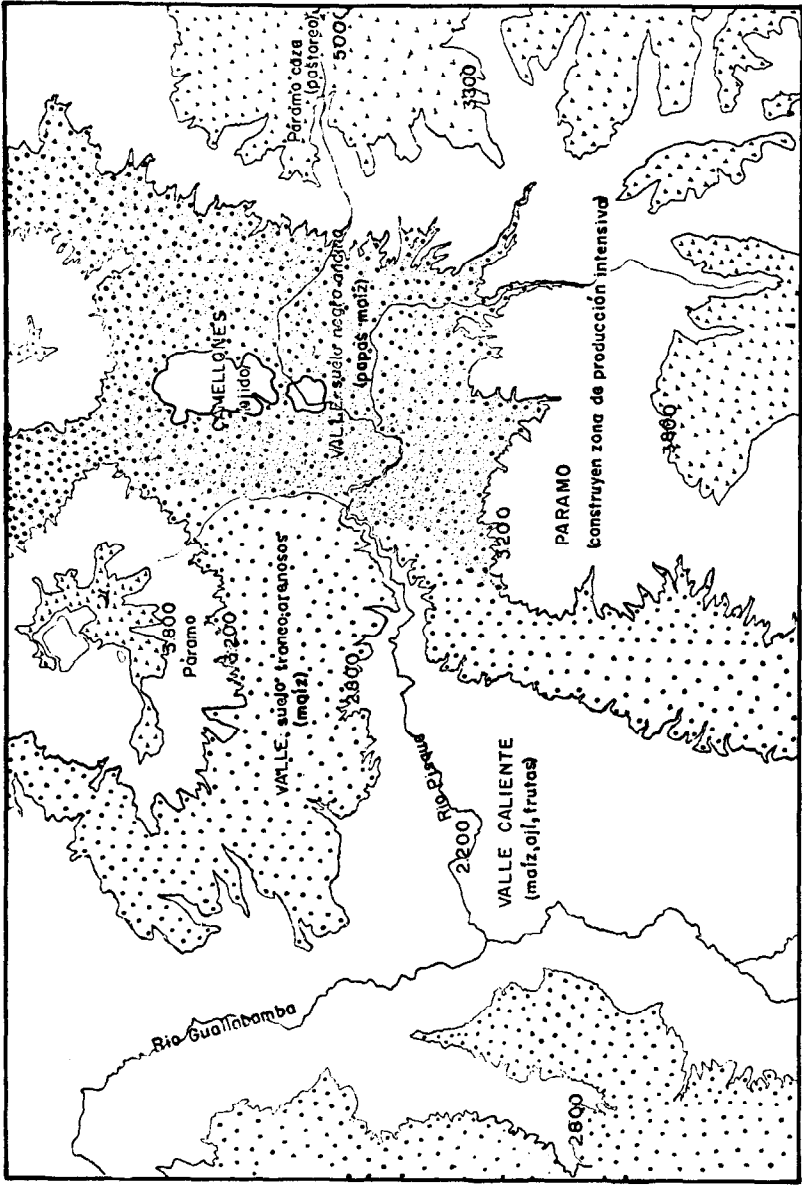
La zone des hauts plateaux, qui commençait à 3 200 m, était essentiellement exploitée pour son gibier et pour son bois de combustion (pour la construction, on préférait le bois des vallées ou des terres chaudes : *capuli*, cèdre (blanc et rose), aulne et saule (*Ibid.* : 238). La chasse avait une importance telle, qu'elle constituait pour certains une source de revenus : « Il y a aussi d'autres indiens chasseurs qui tuent de nombreux cerfs pour en faire de la viande séchée qu'ils vendent à d'autres indiens, et cela constitue un nouveau type d'échange entre eux » (*Ibid.* : 240). Ils chassaient aussi la perdrix, la tourterelle, le pigeon, le lapin et la calandre (*Ibid.* : 239).

Les taxes appliquées très tôt témoignent de l'importance de la chasse. En 1551, les chasseurs d'Otavallo devaient remettre vingt-quatre cerfs et deux cent quarante lapins par an ; en 1552 et 1562, on parle de remettre une *montería* (quantité importante de gibier) de cerfs et de lapins. Les *paradores* et les marchés étaient eux aussi approvisionnés par ce genre de produits ; en 1583, deux lapins coûtent un *tomin* (l'équivalent d'une poule et d'un poulet), un cerf coûte un peso (comme les béliers) (*Ibid.* : 222). A Quito, le lundi et le jeudi, les indiens de chaque village doivent apporter « lapins, perdrix, poules et oeufs » (*Ibid.* : 220).

L'habitude que les indiens avaient de remettre le gibier aux *encomenderos* et aux cures, venait du comportement traditionnel qu'ils avaient eu vis-à-vis de leur cacique. Selon les témoignages de la Probanza de Méritos, les indiens considéraient don Heronimo comme leur cacique et seigneur car « ils lui apportaient des fruits de la terre et de la chasse » (Espinosa Soriano, 1980 : 110). D'autre part, les recherches archéologiques au-dessus de 3 200 m, comme celles effectuées à La Chimba-mojanda, démontrent l'existence de constructions et d'équipements destinés à la chasse.

Sancho Paz parle aussi de l'existence de bois de combustion dans les hauts plateaux : « Toute cette terre est aride et dénudée, mais il y a partout quelques

CAYAMBE S.XVII: zonas de producción



tâches de garrigue » (*Ibid.* : 237). Il témoigne ainsi de la rareté relative de combustible qui impose une exploitation contrôlée et soigneuse sous peine d'anéantir le peu de végétation existante (ce qui aurait obligé, comme cela est le cas aujourd'hui, à brûler même les restes des récoltes).

Pour leur part, Gondard et López considèrent que la frontière agricole préhispanique se situait au-dessus du niveau actuel (1983 : 142). Leur hypothèse se fonde sur l'existence, dans la zone nord, de douze sites à terrasses entre 3.200 m et 3 790 m, sites qui étaient probablement destinés à la culture des espèces qui génétiquement s'adaptent à l'altitude. Cependant, les témoignages ethno-historiques ne ratifient pas les hypothèses de ces deux chercheurs, au contraire, dans de nombreux procès du XVI^e siècle et d'une partie du XVII^e siècle, il est question de la difficulté de cultiver les hauts plateaux « arides et froids » quand on manque de *majada* (engrais organique animal). On peut donc conclure que le principal obstacle à l'exploitation intensive des hauts plateaux ne réside pas dans le manque de matériel génétique adapté à l'altitude ni dans les autres phénomènes climatiques ni encore dans le manque de force de travail (malgré une crise évidente ou dans les caractéristiques géographiques des versants des montagnes, mais dans la difficulté d'assurer une fertilité annuelle régulière des sols.

En juillet 1647, les sept principaux caciques de Cayambé, en procès contre Francisco Villacis au sujet d'un troupeau d'agneaux, déclarent que depuis quatre-vingt ans ils possèdent un coteau communal où les indigènes menaient les troupeaux de Villacis « afin d'abonner les plantations de pommes de terre, d'orge et d'autres légumes... et que sans ces troupeaux ils ne pourraient les cultiver car ce sont des terres froides et arides » (ANH, Q, Vínculos y Mayorzagos, C1, F 112r/v).

La consolidation des hauts plateaux comme zone de production agricole intensive, n'a été possible qu'au moment où les indigènes ont accédé – comme propriétaires ou après un accord avec les *hacendados* – à un important volume d'engrais organique animal, surtout ovin et bovin. Dans l'aire de Cayambé, cette transformation s'est produite approximativement entre 1620 et 1680, dans le cadre d'un processus continu d'expansion en altitude de la frontière agricole. La culture au-dessus de 3 500 m à Cangahua (Pambamarca), ne date que de 1780 (IOA, O, EP/Y 2a, 1816).

G. Knapp (1984 : 299) suggère que dans l'agriculture préhispanique, les ressources en fumier atteignaient peut-être 1 140 kg/ha par an, ce qui est insuffisant pour une culture continue et stable en altitude. La vallée andine, les champs en altitude, les terrasses et les rives des fleuves ont pu résoudre leur besoin d'engrais, mais ce ne fut pas le cas pour les régions des hauts plateaux.

La présence des *hacendados*, sensible à Cayambé dès 1640, donne lieu à une exploitation différenciée de la zone des hauts plateaux, et qui est en rapport direct avec les caractéristiques ethniques des groupes concernés et avec leurs orientations productives respectives. Les indigènes y commencent une culture intensive destinée à l'autosubsistance, en profitant de l'engrais organique fourni par les animaux européens et en incorporant à leur matériel génétique des

produits euro-asiatiques comme l'orge et la fève. Les *hacendados*, pour leur part, s'en servent comme zones de pâturage pour les bovins et les ovins dans le but d'approvisionner les marchés et de nourrir leurs travailleurs. C'est ainsi que l'on voit naître deux façons distinctes d'exploiter les hauts plateaux et qui obéissent à deux rationalités en conflit.

Au cours des visites d'inspection réalisées par Antonio de Santillana en 1647 et par Antonio de Ron en 1696, les terres des *hacendados* sont divisées en terres de labour, mesurables et très valorisées (celles de la vallée) et en terres de pâturage, arides, non mesurables et bon marché (celles des hauts plateaux). Cette estimation découle d'une rationalité productive, même si les *hacendados* de l'époque exploitaient la vallée aussi pour le pacage des animaux. En guise d'exemple, voici comment s'établit le classement des terres en 1647, dans les propriétés de Pedro Bayllo à Cayambé :

« Au village de Tabacundo, dans la juridiction du Corregidor d'Otavalo, le 15 Juillet 1647, le General don Antonio de Santillana Oyos... ayant vu les actes de Pedro Dueñas Vaylo et qui, en conformité avec les écritures de vente qu'il a présentées, est en possession des pâturages pour moutons et gros bétail du site de Pambamarca... je déclare que lesdites terres sont des landes qui ne produisent rien, qui ne servent qu'au pacage des animaux et qui ont peu de valeur... » (ABC, Fondo Bonifaz, Hacienda Guachala, e/I/F 281).

Au cours de la visite de Ron, en 1696, le classement ne change pas. En voici un exemple :

« Ont été accordées à don Joseph de Alcoser cent dix *caballerías* (environ 1 210 ha)⁷ (...) dont quarante cinq ont été mesurées par le mesureur de la présente commission et les soixante cinq restantes sont des terres arides et des pâturages non mesurables ... à Guarapi, à l'extérieur du village de Tabacundo » (VG. Secular, vol.19, doc.9 : F.452).

Vers 1787, lors de la fondation de Cangahua, la Real Audiencia tente de peupler les hauts plateaux de Pambamarca en octroyant des terres aux montagnards :

Le curé du lieu, Juan Cevallos y Donoso, déclare : « Ayant été moi-même le fondateur du village de Cangahua il y a dix sept ans (en 1787), j'ai été chargé de la répartition des terres à Pucará (à 3 450 m) en tenant compte du mérite et de la famille de chaque fondateur. Il y avait cinquante *caballerías* (550 ha) à répartir, mais nombreux furent ceux qui n'en voulurent pas à cause du caractère inhospitalier de ces parages, et seulement quatre ou cinq furent réparties, mais pas un seul bénéficiaire ne s'y installa définitivement... » (IOA, O, BPY 2a. 1801-05).

7. *Caballería* : mesure correspondant à environ onze hectares.

Ces Espagnols et métis pauvres justifient l'abandon des terres par les rigueurs du climat et le besoin de les laisser reposer. Les indigènes occupent ces régions à partir de 1815 ; ils sont les seuls à pouvoir s'adapter au climat et à aménager cette zone de production, ce qui implique une adaptation des espèces traditionnelles, un ajustement des cycles agricoles, la préservation de la fertilité et la maîtrise des facteurs écologiques.

Cette tenace activité indigène visant à incorporer progressivement les hauts plateaux à la production, contribue à modifier le point de vue des Espagnols. En 1808, le curé et le lieutenant politique de Cangahua écrivent un rapport appelé « Instruction du village de Cangahua et de toutes les haciendas appartenant à sa juridiction »⁸, dans lequel ils classent les terres selon leur altitude et leur production en quatre secteurs : les hauts plateaux arides, les hauts plateaux fertiles, les hauts plateaux inférieurs et les terres aptes à la culture. Le document fait état de 2 066 *caballerías* (environ 22 726 ha), chiffre presque égal à celui du recensement agricole de 1974 qui parle de 22 000 ha, et qui démontre que la frontière agricole dans le sens de l'altitude demeure pratiquement inchangée depuis le début du XIX^e siècle.

III. LA ZONE DE LA VALLÉE

La thèse de Murra selon laquelle l'agriculture préhispanique comprenait deux types de systèmes agricoles – le système tempéré haut basé sur la culture de la pomme de terre, et le système tempéré bas, basé sur la culture du maïs – était devenu un véritable stéréotype dans les études sur l'agriculture andine. Ceci n'est pas seulement imputable à Murra, mais à tous ceux qui pensent que dans les régions andines il ne peut exister qu'une modalité unique et répétitive de l'exploitation des zones de production.

Pour notre part, nous soutenons plutôt que la séparation plus ou moins claire entre ces deux zones de production (celle de la pomme de terre entre 3 200 et 3 800 m et celle du maïs entre 2 600 et 3 200 m), et qui est actuellement observable dans la région, est un phénomène qui résulte du rapport complexe indigènes/hacienda existant au moment de la constitution de la zone de production en altitude au XVII^e siècle.

En fait, dans la *Relación de la Ciudad de San Francisco de Quito* (1573 : 212), il est dit que « la terre produit du blé, de l'orge, du maïs, des pommes de terre et des haricots, du céleri, divers tubercules et des patates douces », et plus loin : « A Quito et dans sa région, il y a une bonne production de blé, d'orge et de pommes de terre ; dans les régions plus chaudes, c'est le maïs, les haricots, le céleri et la patate douce qui poussent le mieux ». Deux zones sont ainsi différenciées : celle de la vallée interandine où l'on cultive la pomme de terre aussi bien que le maïs, et qui se situe, comme Quito, à 2 800 m et celle de la vallée tempérée, inférieure à 2 700 m. On constate que le maïs réussit mieux dans la

8. Copie réalisée par César Tamayo de l'Archive des Jésuites de Cotacollao, in *Monografía de Cangahua*, 1972 ; 11

zone plus chaude, mais qu'il est aussi cultivé à 2 800 m : « ... les indiens sèment non seulement du maïs mais aussi des pommes de terre, bien qu'éloignées du maïs ». Ceci soulève de nouvelles questions. Même si nous constatons l'existence de deux zones de production clairement différenciées (vallée froide et vallée chaude), il est possible de cultiver dans l'une d'elles (la vallée froide) et la pomme de terre et le maïs, ce qui suppose d'autres critères dans le choix des terrains : parcelles de terrains favorables au maïs ? système d'irrigation ? de rotation ? de labour ?

Malgré sa perspicacité, Sancho Paz ne réussit pas, lui non plus, à séparer la zone de la pomme de terre de celle du maïs. Il note que la vallée interandine est « fertile et riche en eau ainsi qu'en végétaux, et qu'on y cultive abondamment le blé et le maïs, les pommes de terre, les haricots, les *atramuces*, l'orge et beaucoup d'autres produits dont les indiens se nourrissent » (1582 : 235).

La visite en 1678 du Licencié Diego de Inclán à Changaló, dans la vallée de Cayambé, confirme avec netteté la culture simultanée de pommes de terre et de maïs : « ... Sa Seigneurie arriva à ladite vallée... elle donna l'ordre que l'on comptât les potagers, les maisons et les prés qu'il y avait là, et moi, le greffier, j'ai compté neuf potagers semés de maïs et de fèves... Sa Seigneurie poursuivit sa visite le long du fleuve de Pezillo... jusqu'au domaine de la Compagnie de Jésus où il y avait un troupeau de moutons dans des enclos faits de *chambas* (clôtures végétales), l'un semé de fèves et de pommes de terre, et il continua... le long du fleuve bordé de *chambas* et avec des semis de fèves et de pommes de terre... il continua son inspection... sur la plaine de Changala où Sa Seigneurie demanda au Gouverneur et aux caciques à qui appartenaient ces potagers et ces enclos, et on lui répondit qu'ils étaient aux paysans et aux bergers de Antonio de Granobles... et moi, je comptai dix maisons en torchis et douze potagers semés de pommes de terre et de fèves... et il continua jusqu'à ce qu'il eût atteint des enclos et des maisons... appartenant aux bergers desdits pères de la Compagnie... et moi je comptai trois grands potagers semés de maïs, de pommes de terre et de fèves... » (AHMQ. Libro 90. Tierras en Cayambé F 47r-48v).

Au cours d'un procès concernant des terres, en 1688, Gerónimo Anrrango Cegovia, notable du village, mentionne aussi la culture de pommes de terre et de maïs dans la vallée humide : « je dis que pour les indiens qui me doivent un tribut, je possède des terres appelées « Quifincho yacel », que l'on aperçoit du village et qui correspondent à quatre *caballerías* (44 ha), dans lesquelles quelques indiens, mes sujets, sèment actuellement du maïs et des pommes de terre ». (IOA, O, EP/Y, 2a. 1630-1799 ; 1-31).

Cette culture simultanée de maïs et de pomme de terre à Cayambé, s'est probablement organisée suivant le principe de rotation ou en fonction de la différence des sols à un même niveau d'altitude. Le critère de la différence de sols dans une même zone de production est un élément très important de l'agriculture andine. Caillavet (1983, T XII, n° 3-4 : 3-12), à travers l'étude des

noms toponymiques, a réalisé des associations lexicales et est arrivée à démontrer un lien entre les types de culture, l'utilisation du sol et les techniques agricoles. En guise d'exemple, les noms toponymiques « pical/pigal/ pijal » sont associés à « camellon » (billon). Lors d'un litige concernant des terres des caciques de Oyagata, on mentionne un testament de 1591 qui confirme l'exemple de Caillavet :

« De même, je laisse en héritage à mon fils et petit-fils Francisco une ferme appelée « Aviguafu », d'approximativement une *cuadra* et demie⁹, et des billons (labours) que nous appelons « *pigal* » dans notre langue ... (ANH, Q, Indigenas, C41, 1724, F 4r).

Nous pensons que la zone de labour de la vallée humide fut abandonnée lors de la domination inca pour être destinée au pacage des camélidés. Notre point de vue se fonde sur plusieurs considérations : les zones de labour d'Otavalo (San Pablo) sont exploitées par des familles même au-delà de la deuxième moitié du XVII^e siècle, tandis qu'à Cayambé la zone de labour définie par les archéologues et les géographes est un terrain destiné au pâturage sous le contrôle du Cabildo de Quito, depuis avant 1586 (probablement depuis le temps des *reducciones* entre 1576 et 1579), année où ont lieu les premières adjudications de terres en faveur des particuliers dans le but d'augmenter les rentes du Cabildo (Vacas Galindo. Secular, vol.19 : 449, 452, 477). Ces terres, abandonnées depuis longtemps, avaient besoin de défrichements continuels contrôlés par le Cabildo. La région se transforme très vite en zone de pâturage pour les camélidés. Cieza signale que Balalcázar, dans sa recherche de trésors, en 1534, était allé au Quinche.

« et ensuite ... il retourna rejoindre les siens et tous marchèrent vers Cayambé, où ils virent les champs pleins de troupeaux de moutons et de béliers très grands et beaux. Ils me trouvèrent aucun trésor et s'arrêtèrent là » (1984 : 304).

Il faut signaler que les champs de labour de Cayambé occupaient une surface de 50 % du total des champs en hauteur de la région du nord qui, selon les calculs de Gondard et López, auraient atteint entre 1 926 et 2 000 ha (1983 : 147). Cette étendue considérable exigeait de la part des caciques une gestion centralisée, laquelle, après leur défaite, a facilité son passage aux mains de l'Etat inca, et plus tard, de l'Etat espagnol.

La vallée humide de la zone nord a des sols andins profonds, lourds, au drainage difficile, qui, d'après les documents mentionnés, permettaient la culture de pommes de terre et de maïs. Les sols de Tabacundo-Otón, qui par contre étaient sablonneux, légers, exposés à l'érosion éolienne, étaient plus appropriés à la production de maïs. Une visite au Siglal, entre Cayambé et Tabacundo, en 1648, parle de parcelles indigènes consacrées uniquement à la culture du maïs :

9. *Cuadra* : mesure correspondant à environ 250 m².

« Nous nous trouvâmes dans les terres que l'on nomme le Cigsal, qui commencent à des gorges par où coule de l'eau qui va dudit village de Cayambé vers le fleuve que l'on appelle Guachala ... en suivant lesdites gorges vers le bas et après un petit étang et un marécage, à plus ou moins 1 200 mètres, il y a une autre maison en torchis où vit un indien appelé Gaspar Quisnaya qui garde un troupeau de moutons dudit Corregidor, avec un enclos et un potager derrière la maison où sont semés à peu près dix almudes de maïs ... Puis, plus loin, près des gorges du Bovo et du Guachala, se trouve une maison ronde couverte de paille qui appartient, d'après ce que l'on dit, à doña Francisca de Cárdenas, veuve de don Fabián Puento, ancien cacique principal de Cayambé, où je vis un troupeau de moutons et leur enclos gardé par un indien *pastuco* ... et allant plus loin, je vis un potager semé de maïs aux bords des gorges, d'environ 200 *cuadras*, et dont l'indien dit qu'il lui appartenait » (ANH, Q, Vínculos y Mayorazgos, C1, F. 305r).

Lors d'un litige en 1636 entre les caciques de Cayambé et ceux d'une peuplade de Tabacundo, après un don de terres que les premiers effectuent et qui appartenait à ceux de Yantonta, un témoin déclare :

« Je dis que ce témoin n'a pas vu que les indiens du village de Tabacundo avaient cultivé ... les terres appelées « Puruantalunta » ... disant que ce n'était pas des terres fertiles ni profitables ... parce que ce sont des terres inutiles de sable mort et de *cangahuas* (terre argileuse), et les seuls qui pouvaient les cultiver étaient ceux qui possédaient beaucoup de bétail pour les bonifier » (ANH. Q. Indígenas, C16, 1686, F.13r/14v).

La connaissance des différents types de sol et le développement de systèmes agricoles appropriés à chacun, permet d'établir une complémentarité dans des zones d'une altitude assez rapprochée (nuancement de la micro-verticalité), et d'exploiter plusieurs zones de production de façon simultanée.

Pendant et après la consolidation de l'hacienda, un secteur important d'indigènes commence, comme nous l'avons maintes fois exprimé, la conquête des régions en altitude, en élargissant la frontière agricole et en y développant une nouvelle organisation de l'espace productif. La vallée andine située entre 2 800 et 3 200 mètres devient un véritable *chaupi* où se produisent la pomme de terre et le maïs selon le système de rotation, ou d'adaptation au type de sol, créant ainsi une zone spécialisée organisée autour de la culture de la pomme de terre et profitant de façon efficace de l'engrais organique animal et des espèces exotiques comme la fève et l'orge.

La maîtrise de la typologie des sols permet, dans notre hypothèse, de resserrer l'espace nécessaire à la reproduction et de recréer divers systèmes agricoles en fonction de l'altitude. La résistance, la lutte pour des marges d'autonomie et la création d'un espace ethnique distinct de celui de l'hacienda, sont rendues possible grâce à la capacité des indigènes à reproduire différents systèmes de production dans les régions des hauts plateaux.

IV. LA VALLÉE CHAUDE (les rives du Pisque)

Les chercheurs se sont souvent penchés sur la zone chaude de la vallée du Mira, productrice de coca, de coton, d'indigo et de piment, et ont délaissé les petits bassins d'accès facile, comme celui du Pisque, où de nombreuses familles possédaient des terres qui s'ajoutaient à leurs propriétés de la vallée.

Le Pisque a sa source dans les trois pics les plus importants de la zone : le mont Cayambé, le mont Mojanda et le massif Pambamarca, et à la hauteur de Guachalá, à 2 800 m, il forme une dépression écologique qui s'approfondit progressivement jusqu'à atteindre 2 400 m à son point de confluence avec le Guayllabamba. Les surfaces susceptibles d'être cultivées sur les deux rives se mesurent en mètres, leur accès est extrêmement difficile et les paysans de Tabacundo appellent ce secteur « La Plage ». « Pisque » est un nom qui a probablement été donné au fleuve par les Incas ; ceci nous est suggéré par le nom d'un *mitma*¹⁰ de Guayllabamba « Juan Pisque ... sujet de don Diego Sallaguay », cacique des *mitmas* (ANH, Q, V y M, C2 : I.423 r). L'ancien nom local donné au Pisque était Gualabi, comme en témoigne cet extrait d'un litige :

« Ils limitent d'un côté avec les terres et les champs de doña Micaela Manrique ... et de l'autre, avec le fleuve Grande de Guachala, et plus bas, avec le fleuve Grande de Cayambé que l'on appelle Lavi (Gualabi dans le testament de Fabián Puento), qui rejoint le Guachala, et par en-haut, avec les terres des indiens séparées par un fossé que d'aucuns disent avoir été un ancien chemin royal » (ANH, Q, V y H. C2 : F 280v).

Sancho Paz, dans sa description, attire notre attention sur cette zone de production gérée par des unités familiales :

« Il y a sur les rives de ces deux fleuves (Pisque et Guayllabamba), quelques cultures maraîchères de Castille où l'on trouve des choux, des laitues, des radis et des navets, ainsi que quelques arbres fruitiers de Castille : grenadiers, pêcheurs, cognassiers, pommiers, orangers et citronniers ; et en plus, il y a d'autres fruits de la terre comme les goyaves, les bananes, les concombres de Castille et aussi ceux d'ici » (RGI : 238).

L'existence de cultures maraîchères et de vergers nous montre clairement quelle était la production de la région. Le type de produits qui s'y cultivent, même si dans sa liste Sancho Paz souligne ceux de Castille, est celui des zones chaudes, différents des *guacamullos* et des fruits de la vallée andine.

Dans la haute vallée de Cayambé, le fruit principal semble avoir été le *capulí*. Don Fabián Puento, cacique principal de Cayambé, possède « una *cuadra* de terres où sont les maisons avec leurs arbres de *capulíes* » (ANH, Q, V y M,

10. *Mitma* ou pl. *mitmaes* : colonies d'indiens que les Incas envoyaient dans les régions conquises.

C1 : 273 v). D'autres espèces comme le *guacamullo* ou le *yuyo* sont des herbes, des plantes et des condiments (cresson, blette, *ashcomicuna*) plantés dans des zones de labour. Don Rodrigo Anrrango, originaire de San Pablo, déclare dans son testament en 1614 : « ... plus sept champs de labour appelés « La Faviro » ... plus les autres potagers, où j'ai semé quelques *guacamullos*, que je lègue à mon fils » (ABC, I, Paquete 1614).

D'autre part, dans l'étroite vallée du Pisque on cultive le roseau à balais, le *maguey*, l'agave, des plantes et des fruits de terre chaude, et on y extrait du bois. Ceci est clairement exprimé dans le testament de don Lorenzo Cacoango, originaire de Tabacundo, qui en 1661, lègue à tous ses enfants « deux *cuadras* de potagers appelées « Egolaj », sur les rives du Rio Grande » (sans les séparer, comme il l'avait fait avec les terres de la vallée haute). On y trouve « le roseau à balais, les *magueyes*, l'agave, du bois et des *yegayllas* », et ses enfants devront « cueillir des roseaux pour les fêtes de l'église et du bois pour le curé » (ANH, Q, Indígenas, C16). Dans son testament, en 1640, Don Fabián Puento déclare qu'il possède aussi une « plantation de *magueys* », « plus un autre lopin de terre à l'endroit appelé Cubinsi, très loin des maisons vers le bas » (op. cit. : 272v).

Très tôt, les Espagnols s'intéressent aux rives du Pisque et du Guayllabamba, surtout dans les régions proches de leur confluence où les terres cultivables ne cessent d'augmenter. Don Rodrigo de Ocampo, par exemple, demande dès 1544 au Cabildo qu'on lui octroie « des terres sur le fleuve de Cayambé, après le pont qui mène à Otavalo, afin d'y cultiver des arbres fruitiers, des vignes, du coton et des produits de Castille » (Libro Segundo de Cabildos, T1 : 44).

Il semblerait que les indigènes n'aient gardé que la partie haute et étroite du Pisque, à la hauteur de Tabacundo, et que l'accès en ait été réservé à ceux qui tenaient des terres sur la rive occidentale, ce qui aurait produit une diminution significative des produits qui y étaient cultivés.

CONCLUSIONS

Lorsque l'hacienda a capté les terres et la force de travail, et qu'elle a organisé l'articulation régionale, le panorama agraire du *Cacicazgo* de Cayambé a radicalement changé. Pourtant, la venue des Incas, avec la décroissance démographique qui s'ensuivit et l'application de leur logique structurelle, avait déjà provoqué quelques changements, surtout dans la zone de labour, qui semble-t-il, aurait été transformée en zone de pâturage, situation qui s'est renforcée avec la consolidation de l'hacienda.

L'hacienda, dans un processus qui débute en 1540 et qui se consolide vers la fin du XVII^e siècle, a réussi à capter 3 124 *caballerías* et 12,5 *cuadras* (quelques 37 490 ha) (VG. Secular, Vol. XXI : Visita de A. Ron), grâce aux concessions, enchères, arrangements, achats, héritages, dons et usurpations de terres indigènes.

L'hacienda cherchait à bâtir une entreprise rentable, qui réunisse au moins les trois conditions de base : une production diversifiée et complémentaire, un contrôle étroit sur la masse des travailleurs indigènes et une gestion efficace des

opérations commerciales extra-agraires qui dynamisent l'ensemble de l'entreprise.

La production diversifiée et complémentaire avait pour but de partager les risques économiques et agricoles, de diminuer les frais en recherchant des solutions d'autosubsistance, d'orienter les différentes productions vers les besoins du marché et d'utiliser de manière intensive la force de travail embauchée ou accordée par les autorités. L'organisation productive des haciendas de Cayambé était orientée vers les textiles, la laine, l'engraissement du bétail, le transport, les fromageries et les produits agricoles, stratégie qui demandait d'énormes extensions de terre à tous les niveaux écologiques.

Les indigènes, pour leur part, ne sont pas restés passifs face à la consolidation de l'hacienda ; au contraire, ils ont développé au moins quatre initiatives d'opposition :

1. la création d'un territoire ethnique séparé du territoire espagnol, grâce à l'aménagement des hauts plateaux ;
2. la revendication, à l'intérieur de l'hacienda, de certaines marges d'autonomie ;
3. le projet de maintenir et de réadapter les institutions indigènes ; et
4. la révolte qu'ils menèrent contre les abus de l'hacienda concernant l'appropriation des terres et de la force de travail indigène, révolte qui secoua la région andine du nord dans les années 1666-1667.

BIBLIOGRAPHIE

Sources inédites :

ABC, I Archivo del Banco Central de Ibarra
ANH, Q Archivo Nacional de Historia de Quito
IOA, O Archivo del Instituto Otavaleño de Antropología de Otavalo-
ABC, Q Archivo del Banco Central de Quito
VG, Colección Vacas Galindo
AHMQ, Archivo Histórico Municipal de Quito

Sources publiées :

- Instrucción del pueblo de Cangahua con todas sus haciendas pertenecientes a su jurisdicción, 1808, en « César Tamayo, Monografía de Cangahua, 1972 ».
- Libro Segundo de Cabildos de la ciudad de Quito, T1, 1544-1551, Rumazo González, Archivo Municipal, Quito, Ecuador.
- Probanza de Méritos de Gerónimo Puento, 1579-83, en Espinosa Soriano, 1980b. Boletín del Instituto Francés de Estudios Andinos T.IX.No. 1-2.

- RGI, T.III. Relaciones Geográficas de Indias, T.III, Jiménez de la Espada, 1965, Ediciones Atlas, Madrid.

Publications :

- CAILLAVET (C.). Etnohistoria ecuatoriana : nuevos datos sobre el Otavalo prehispánico, *Cultura, Revista del Banco Central*, 11 : 109-127, Quito.
- CAILLAVET (C.), 1983. Toponimia histórica, arqueología y formas prehispánicas de Agricultura en la región de Otavalo, Ecuador, *Boletín del Instituto Francés de Estudios Andinos*, T. XII, No. 3-4.
- GONDARD (P.) y LOPEZ (F.), 1983. Inventario arqueológico preliminar de los Andes septentrionales del Ecuador, MAG, BCE, Quito, Ecuador.
- KNAPP (G.), 1984. Soil, slope, and water in the Equatorial Andes : A study of prehistoric agricultural adaptation, Tesis, University of Wisconsin-Madison.
- OBEREM, UDO, 1978a. El acceso a recursos naturales de diferentes ecologías en la Sierra ecuatoriana, Siglo XVI. Actes du XLII^e Congrès International des Américanistes. Paris, 1976, vol. IV : 51-64. Paris.